

# Quelques motifs de la psychanalyse. A partir des travaux de Laurence Kahn

Comment les temps modernes et l'intelligence psychanalytique s'entendent-ils ?

La question est rouverte par l'ouvrage *Quelques motifs de la psychanalyse. A partir des travaux de Laurence Kahn*, psychanalyste d'abord historienne de la Grèce ancienne avant de devenir membre de l'Association Psychanalytique de France dont elle fut également la présidente, auteure de nombreux livres et d'articles consacrés à la psychanalyse, à son histoire et à sa rationalité <sup>1</sup>, qui retranscrit, avec soin et élégance, les actes d'un Colloque déjà dédié à cette œuvre à Cerisy-la-Salle en Juillet 2018 : *La psychanalyse : anatomie de sa modernité*.

Anatomique lui aussi, le livre ausculte ce travail aujourd'hui sans équivalent sur la nature de la psychanalyse (son épistémologie, son histoire, son anthropologie) et ses évolutions actuelles, et offre un tableau foisonnant. D'abord, dans son élaboration-même, où Laurence Kahn en personne revient sur les mouvements de ces journées et les introduit par chapitres, tant il parvient à faire saisir, de façon remarquablement sensible, l'exigence et l'« ardeur » (p. 7) de cette pensée, fidèle au tranchant des « crocs à venin » plantés par la découverte freudienne dans le cuir culturel de notre condition de modernes (Kahn, *Le psychanalyste apathique et le patient post-moderne*, 2014), autant que son inquiétude devant la disparition de son paradigme. Un paradigme, auquel tous les « motifs » (p. 9) de l'œuvre s'attachent épistémologiquement et anthro-pologiquement, c'est-à-dire pour l'examiner toujours à nouveaux frais, mais aussi pour prendre la mesure de ses implications collectives : saisir l'arrière-plan historico-politique de la violence psychique et l'arrière-plan historico-psychique de la violence politique. Une saisie, ayant été pour Freud l'occasion d'une définition et d'un traitement inédits du concept de culture dont le livre refait battre le cœur, qui alertait déjà la civilisation de provoquer la violence pulsionnelle qu'elle révoque. Une inquiétude partagée par Laurence Kahn dès ses premiers travaux, comme le dit Françoise Neau en introduction, devant « Ce paradoxe de la haine de la culture, produite par la culture, jusqu'à l'alliance entre le progrès et la barbarie », conviant dès lors « à une histoire politique de la pensée (...) indispensable à qui veut saisir pourquoi l'inhumanité continue d'avoir un grand avenir, (...) ce qui fait le maillage interpsychique et intrapsychique de la domination ».

Une inquiétude également tournée vers la psychanalyse elle-même, de ce fait doublement freudienne, vigilante à surveiller ses propres tendances aux consensus, sa propre culture, notamment celle de « cette psychanalyse postmoderne » régressant souvent de fait à une psychologie préfreudienne »

(F. Neau, p. 12). Explicitement ou implicitement, tous les motifs rappellent la nature nécessairement - scientifiquement - « hors du temple » de la science que Freud « a nommée sans hésitation et littéralement analyse, déliaison de ce qui fait masse. Et il lui a donné pour objet l'exception, le déchet, le différent, le partiel - ce qu'il nomme "l'inconciliable" » (Pontalis, « Actualité du malaise », *Le Temps de la réflexion*, IV, 1983), où l'on retrouve « ce même souci de maintenir vivante, actuelle, inquiète, l'expérience de l'altérité » (Pontalis, préface à *La question de l'analyse profane*, Gallimard, 1985). Ce qui explique peut-être, comme *Quelques motifs* le font percevoir, que c'est aussi en venant d'un autre territoire, en historienne, que Laurence Kahn a su faire saisir ce qui « autorise Freud à parler d'histoire » (Karsenti, « Le totémisme et sa trace », *Archives de Philosophie*, 78, 2015) ayant su repérer l'origine du destin spécifiquement historique de la modernité depuis Totem et tabou dans le refoulement et l'ambivalence, repérage impliquant que le travail de la culture sur l'individu soit écouté dans toute parole : dans la langue spécifique de l'inconciliable, sur la surface de l'Agieren transférentiel où se répètent les refoulements et leurs restes, l'action d'altérité de l'analyse, pourvu

que l'apathie de l'écoute (Kahn, 2014) garantisse la transformation de la répétition transférentielle, démine à cette condition, séance après séance, le risque toujours provoqué par la culture de créer de la violence en ayant moralisé ses individus. Action inquiète, notamment au siècle où pour la première fois précisément dans l'histoire « la parole fut en danger d'être éradiquée de l'esprit » (Bonnefoy, Le siècle où la parole a été victime, Mercure de France, 2010) par le projet de « révolution culturelle nazie » (Chapoutot, Gallimard, 2017) qui fit passer dans le langage ses « minuscules doses d'arsenic : on les avale sans y prendre garde » (Klemperer, LTI, la langue du IIIème Reich, Albin Michel, 1996). Ce que le nazisme réussit à faire, ou presque, et ce que sa répercussion via la réification après-guerre de la notion d'affect aux dépens de l'Indifferenz métapsychologique, fait à la psychanalyse (Kahn, Ce que le nazisme a fait à la psychanalyse, PUF, 2018). Les travaux de Laurence Kahn dressent ce constat, et impliquent ses conséquences. Si nous avalons l'empathie (en post-modernes) au lieu de tenir l'apathie (en freudiens), nous courons un double risque, épistémologique et politique : que la culture de l'affect dilue la psychanalyse en tant que paradigme, et qu'alors elle n'agisse plus dans la Cité au profit d'une post-éducation (p. 96) du refoulement et d'un déminage de la violence. Chœur du livre, les trois organisatrices du colloque, F. Neau, C. Matha et O. Bombarde, invitent ce faisant dans une mise en abîme subtile à une réintroduction de la tragédie au cœur de la pensée et de notre lecture.

La première section, Les déclinaisons du mythe, s'impose comme point de départ en ceci que les mythes ont, comme le dit Laurence Kahn dès l'avant-propos, « constamment rouvert le problème de la modalité d'inscription de l'action du refoulement dans l'héritage culturel » avec des contributions aussi diverses et inattendues que Les déclinaisons mythiques de l'inutilisable : une théorie amazonienne de l'évolution (P. Bidou, p. 23) ou que L'actualité des mythes indiens et leur mise en abîme (E. Corin, p. 51) relançant une réflexion plus générale (P. Mérot, p. 77, P. Denis, p. 103) sur les liens entretenus par la psychanalyse avec ces « enfant(s) des ténèbres » (Kahn, in L'Écrit du temps, n°4, 1983). Les mythes, qui intéressent en effet directement ce qu'E. Corin nomme ces « processus de figuration en marche » (p. 55) au cœur d'une pensée de « l'action de la forme »<sup>2</sup> comme celle de Laurence Kahn, « passée de l'Antiquité grecque à la psychanalyse par les chemins du mythe, du meurtre, du sacrifice, avec en arrière-plan la question de ce qui assemble une communauté » (O. Bombarde, p. 93), y invite.

Le temps des ténèbres - le chaos, « le temps de guerre » en nous (Kahn, in Penser/rêver, n°14, Automne 2008) - ouvre la deuxième section La psychanalyse et les enfants. Le bel exposé de V. Abel Prot s'attache à déplacer la controverse de L'Unité de la psychanalyse (p. 125) dans la psychanalyse d'enfants sur le terrain du maniement du contre-transfert tel qu'il permet de modifier les frontières du « paysage intérieur » (p. 137). Laurence Kahn insiste dans le débat suivant avec J. Malosto, sur le problème rencontré par l'analyste d'enfants « pour mener à bien cette double action : d'un côté, défaire les digues inefficaces, défaire les systèmes de refoulement qui ne tiennent pas, et, de l'autre, édifier des systèmes de refoulement » (p. 165). Cette question, qui entraîne notamment celle de la construction d'une « autre scène » psychique où prendront place les « émergences pulsionnelles en quête de scénarisation » (D. Suchet, p. 166), ainsi que celle du travail spécifique de l'analyste d'enfants quand il côtoie sa manifestation « la plus anti-sociale », cette « vie psychique nourrie de la sauvagerie pulsionnelle » (p. 172) comme A. Cohen de Lara vient à en témoigner, convoque, de surcroît, une réflexion générale sur la nature de l'écoute de l'analyste : son objet, sa méthode, sa technique.

L'écoute de l'analyste, troisième section charnière, s'offre dès lors comme le point de jonction de tous les motifs de l'œuvre et du livre autour d'une aporie : si l'Agieren transférentiel répète en effet l'inconciliable, par « quelles voies l'analyste accède-t-il à ce noyau ? » (L. Kahn, p. 219). Le passionnant exposé de F. Coblence prévient contre Les embûches de l'affect (p. 222), le leurre de leur labilité, leur force dissimulatrice, rappelant le principe d'« incertitude en partage » (p. 227) qui

doit mener à ne pas oublier qu'« à l'indifférence de l'affect en tant qu'énergie déplaçable répond la neutralité de l'analyste » (p. 227), rappelant également que le « destin culturel de l'énergie indifférenciée », « prenant sa source (...) dans un processus narcissique », est aussi précisément de pouvoir aléatoirement s'adjoindre aux processus de masse. En sorte que, c'est le point d'orgue du livre, L. Kahn poursuit sa critique de la pratique post-moderne de l'affect autour du pivot de l'acte psychique, dans L'écoute analytique selon Daniel Widlöcher (p. 247), en rappelant combien Freud place « au cœur de la cure le pouvoir de réalisation hallucinatoire de l'Agieren transférentiel - tout à la fois résistance et répétition agie de ce qui ne peut être remémoré et pensé » (p. 251), poussé par les motions pulsionnelles qui « veulent et font » ; cet Agieren amenant à penser la situation analytique comme une « co-écoute » (p. 259) qui « ne doit plus rien à la narration, mais tout à "l'entrelacement" de deux activités psychiques » faisant de la « lacune », de la « faille dans les structures associatives habituelles », « le marqueur de l'intervention de l'action inconsciente » (p. 259). Une conception de la co-pensée, « organisée par la solidarité des actes psychiques des deux protagonistes de la situation analytique » (p. 260), magnifiquement remise à l'ordre du jour.

Quel genre de sexe ? est la troublante question qui remet justement l'écoute sur le métier, en l'immergeant dans un problème récent et précis grâce au très fin exposé de J.-Y. Tamet : Au sujet des demandes actuelles de changement de sexe (p. 313).

Mais alors, qu'(y) est-il dit ? C'est la question posée par L'usage de la parole, avant dernier chapitre lumineux, où ce dire s'y circonscrit définitivement « à la charnière entre qualité et quantité » (L. Kahn, p. 341). L'excellent Trace et transduction de D. Scarfone revient notamment, en discutant la critique adressée par Laurence Kahn au concept de « signifiant énigmatique » dans la théorie de la séduction généralisée de Jean Laplanche, à la notion de « transduction » qui élabore une généalogie de la trace psychique « à la fois fondatrice et étrangère », « du fait d'une inscription qui brise l'unité du substrat originaire » (p. 366). « C'est un bruit aux frontières » (p. 375) : intraduisibles ou ratés de la traduction, « "objets-sources de la pulsion" - par définition étrangers à toute représentation- », liés à « cette fêlure irréparable » (p. 375), qui redéfinissent la cure sur la crête de cette clôture où « l'écoute de l'analyste crée l'adresse transférentielle et de ce fait dirige du côté langagier les énergies de l'intraduisible » (p. 377), car l'analyste, « dans l'aire du transfert », s'interpose toujours comme incarnation. Une idée de lacune encore, de frontière, d'étrangeté, d'inconciliable, qui dicte le travail de l'analyse ainsi conçu comme réactivation des « langues étrangères » tel qu'invite par la suite à le penser C. Enaudeau, puisque « la théorie analytique suppose (...) que la langue commune enferme en elle une autre langue et que la parole de l'analysant mobilise les deux », permettant « l'existence d'une Grundsprache, "cette langue sensorielle du désir, refoulée par l'évolution même du langage, puis secrètement sédimentée", dont la cure, dans son orientation régressive, réanime l'expression » (p. 398).

Penser la frontière ? Le dernier grand chapitre, Destins de la psychanalyse : après-guerre et post-modernité, emboîte le pas. Penser la frontière, la « lisière » comme le dit ailleurs Laurence Kahn, implique en effet tout à la fois une conception quantitative de la psyché en ses passages, son activité lacunaire, l'écoute de l'analyste toujours en prise sur la déformation (Einstellung) comme y revient U. Hock (p. 419), mais une identique conception lacunaire de l'histoire et du destin de la collectivité où l'étrangeté fonde leur relance, comme une certaine modalité de l'écriture fissurée par la violence de notre siècle l'incarnera, notamment chez Kertész (J.-F. Chiantaretto, p. 445), tant il est vrai que « par l'"atonalité" ou par la décomposition des formes de la fiction, Kertész a voulu faire percevoir la disparition de tout ce qui faisait le fondement de la société » (O. Bombarde, p. 469).

En refermant le livre, les questions « laissées en suspens » (L. Kahn, p. 501) se lient aux motifs explorés. Elles prennent la forme d'une poursuite de ce qui, page après page, s'était fait transmission d'une résistance : celle qui convoque chacun dans ses compromissions

avec la « dictature » (L. Kahn, p. 518) du langage culturel qui nous emploie, celle qui place la psychanalyse face à sa double responsabilité : son travail de dégagement du « petit pan de réel » qui avait lié l'individu au monde avant que le langage ne l'en sépare et que le groupe, quand il se fait masse, réutilise comme une illusion idéalisée de corps commun. Ce corps réel, étranger en nous, « référent, cela même que l'ersatz halluciné du souvenir octroie : quelque chose de la matière, le "revêtement sensible" du passé, un lambeau de la surface de contact de la psyché avec la corporéité du monde » et que seule « la très patiente remise sur le métier des effets de la répétition permet d'atteindre » (Kahn, in *Le Présent de la psychanalyse*, n°5, PUF, à paraître en 2021) dans une cure. Une cure, dans la Cité, qui aurait le pouvoir (le contre-pouvoir) d'éduquer après-coup. Charge à nous, lecteurs de Freud, de nous tenir inactuellement contemporains de cette inquiétude ; nous, cet autre. Car sans doute « appartient-il à cet homme » dit de nous René Char, « de fond en comble aux prises avec le Mal dont il connaît le visage vorace et médullaire, de transformer le fait fabuleux en fait historique. Notre conviction inquiète ne doit pas le dénigrer mais l'interroger, nous, fervents tueurs d'êtres réels dans la personne successive de notre chimère » puisque, grâce à Laurence Kahn, ainsi qu'à ce livre vigile, la question s'incarne : « L'inquiétude, l'éveilleuse ? ».

## Notes

1. A propos de ce parcours on pourra notamment lire l'« Entretien avec Laurence Kahn » mené par Françoise Neau dans le *Carnet PSY*, 2015/2, n°187, p. 16-35.
2. Kahn L., *L'écoute de l'analyste. De l'acte à la forme*, PUF, 2012.